

FINIR LA GUERRE



MICHEL SERFATI

FINIR  
LA GUERRE

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-1021-9

*À Léo et Marion.*



## I

La masse lourde du cadavre pendait au bout de la corde, chargée d'un silence définitif, bras et jambes immenses. À côté de la chaise renversée, sous les pieds nus, gonflés et noirâtres, les deux pantoufles et une flaque. Alex s'immobilisa sur le pas de la porte, pétrifié devant cette scène incompréhensible. Il ne vit pas tout de suite le visage, le corps faisait face à la fenêtre, mais il sentit l'âcreté de la pisse, mêlée à une odeur de renfermé, non, une odeur de merde qui giflait, il étouffa un cri. À pas feutrés, comme pour ne pas réveiller le défunt, il avança et le contourna à distance prudente... Éviter l'urine. Le visage cireux grimaçait, penché sur le côté, les yeux exorbités. La langue bleuie, hideuse, boursouflée, était sortie de la bouche. Le ventre ballonné débordait largement au-dessus de la ceinture du pantalon souillé. Quelques mouches s'affairaient. Il ne se précipita pas pour tenter quoi que ce soit, il savait que ça ne servirait à rien, qu'il était bien trop tard, le froid de la mort était collé partout, inévitable. Il resta un long moment ainsi, puis osa avancer une main vers la main figée, juste une fraction de seconde, avant de reculer, brûlé au contact de la peau algide. Il s'affala sur un fauteuil, à deux pas du corps, sans plus pouvoir le regarder,

les deux mains sur son visage ; l'odeur s'insinua en lui, il se boucha le nez, il eut envie de vomir, passa dans la pièce à côté, composa le 18.

– Allô, il faut que vous veniez tout de suite, mon père s'est pendu.

Plus tard, il entendit le hurlement d'une sirène censée rassurer. La police arriva presque en même temps que les pompiers. On fit passer Alex dans la cuisine, un inspecteur en civil lui demanda une pièce d'identité, tourna un peu dans la maison, posa des questions certainement nécessaires :

– À quelle heure êtes-vous arrivé ? Avait-il des soucis de santé, d'argent ? Qu'est-ce qu'il faisait dans la vie ? A-t-il laissé un mot ? Vous avait-il paru déprimé ces derniers temps ?

Alex ne pouvait rien dire de précis, la dernière fois qu'il lui avait téléphoné quatre ou cinq jours plus tôt, la voix lui avait semblé particulièrement atone, renfrognée plus encore que de coutume, et depuis deux jours ça ne décrochait plus, ce qui l'avait décidé à venir aux nouvelles. Depuis la mort de la mère cinq ans plus tôt, l'habituel silence du père s'était épaissi, et les contacts entre les deux hommes s'étaient encore plus espacés. L'inspecteur n'avait apparemment aucun doute sur le suicide, il griffonna quelques notes, passa un coup de téléphone, puis :

– Je ne mets pas l'appartement sous scellés. Mais si jamais vous trouvez quoi que ce soit qui puisse éclairer ses motivations, il faudra me le signaler. Passez sans faute au commissariat lundi après-midi.

Policiers et pompiers repartirent bien plus tard avec le corps, la corde toujours nouée autour du cou, enveloppé dans une housse sur un brancard, écartant les voisins agglutinés devant le petit jardin. Il resta seul.

Il alla se cacher dans ce qui fut il y a longtemps sa chambre d'enfant, se laissa tomber sur le lit. Les questions



et les images se bousculaient dans sa tête, il laissa venir les ombres du passé, puisque les souvenirs sont les seules ressources de ceux qui ne peuvent plus rien. La sortie de l'école où parfois son paternel venait le chercher lorsqu'il travaillait en équipe du matin. Les soirées de Noël et les chamailleries avec sa petite sœur Valérie pour savoir lequel des deux allait ouvrir ses cadeaux en premier, sous le regard tendre de la mère et l'œil muet du père. Les rires ne perçaient qu'exceptionnellement la carapace sombre chez cet homme courbé de toujours, secret, rarement brutal, le plus souvent taciturne, un homme aimant mais à sa manière, rêche et bourrue.

Il lui arrivait de temps à autre d'emmener son fils aux champignons dans la forêt du Neuhof toute proche, et même dans ces moments-là, il était distant, avec des mots comptés pour raconter la chanterelle ou la coulemelle. Aussi loin qu'Alex cherchât, la seule image tendre et vraiment chaleureuse qu'il retrouva datait du dernier jour de classe en CE2. Le garçon venait de « recevoir ses huit ans », comme l'exprimait son père qui ne s'était jamais vraiment débarrassé, dans l'emploi du français appris tardivement, des traces du dialecte alsacien ; il avait terminé premier de la classe, et lorsqu'il avait tendu son carnet en offrande, le père avait pour une fois souri sans retenue, ses yeux plongés dans ceux du gamin, il l'avait pris dans ses bras, embrassé tendrement, et avait murmuré :

– C'est bien, c'est vraiment très bien.

Alex avait lu de la fierté dans ce regard. Ce fut aussi, autant qu'il s'en souvenait, la dernière fois qu'il avait senti cette émotion intense, cette vibration dans tout son corps tendu vers son père ; malgré ses efforts, il n'avait plus jamais renouvelé ce genre d'exploit scolaire, ni sans doute donné d'autres occasions d'exprimer cet orgueil paternel à son endroit. Mais étaient-ils vrais, ce sourire, ce baiser ? Alex savait qu'il n'y a pas de réalité ni de vérité anciennes en

dehors des souvenirs, et il se méfiait des souvenirs, surtout les bons, ce sont eux qui mentent le mieux, habillés d'un halo pastel. Les plus douloureux sont plus nets, en couleurs violentes et crues.

Certains jours l'alcool emmurait l'homme dans un silence qu'Alex redoutait par-dessus tout. Un matin terrible, la mère était partie travailler très tôt; le garçon, une dizaine d'années, déjeunait avec sa sœur; la sonnette avait surpris les deux enfants. Deux compagnons de travail, gênés, soutenaient le père quasi ivre mort. En guise d'excuse pour cette beuverie matinale qui suivait une longue nuit de labeur, l'un d'eux avait murmuré avant de s'esquiver :

– Tu sais, faut pas lui en vouloir, l'Algérie, des fois, ça lui remonte, alors quand on est allé prendre le caoua au bistrot, il a commandé un cimetière.

Ce n'est que des années plus tard qu'Alex comprit ce qu'est un cimetière : le serveur pousse le col d'un grand verre sur le doseur de chacune des bouteilles d'alcool fort, fabriquant ainsi un mélange hasardeux et brutal.

Dès l'adolescence, Alex avait pris ses distances. Les tensions étaient de plus en plus fréquentes, le garçon jugeait facilement son père, se moquant intérieurement de ses manies et de son univers étriqué. Adulte, il s'était installé dans une sorte d'indifférence qu'il teintait parfois d'une touche condescendante ou d'une irritation retenue lorsqu'il évoquait *le vieux*, sans pourtant jamais vraiment couper le lien, puisqu'il ne le détestait pas.

Il fallait bouger, il ne pouvait rester ainsi dans la maison morte. Sa sœur Valérie; attendre encore un peu avant de la prévenir, elle devait être à la piscine avec ses deux garçons en ce milieu d'après-midi du samedi. C'était épuisant de trouver les mots dans un moment pareil, alors lesquels choisir pour parler à Julien, son propre fils de presque dix-huit ans? Celui-ci voyait moins son grand-père ces dernières années, mais la rareté de ses visites n'empêchait pas

une relation assez forte entre eux. Il lui téléphona. Alex devina des larmes silencieuses après un cri étouffé. Non, il était inutile de venir, ils n'avaient qu'à se retrouver chez Valérie ce soir. Et si Julien pouvait avertir sa mère... Alex n'avait presque plus aucun contact avec Aline, son ex-compagne, c'était leur fils qui faisait le facteur dans les deux sens.

Il sentit une révolte en lui, une tristesse, une impuissance surtout ; il n'avait jamais songé à une telle fin pour son vieux père, et cependant, à se repasser le film de ces longues années, il n'était pas totalement surpris ; l'inaccessibilité permanente chez cet homme-là aurait dû faire signe, depuis longtemps. Alex tenta en vain de chasser ce « Pourquoi ? » qui le taraudait. Il ouvrit des tiroirs, dans la chambre, dans le salon, dans la cuisine, sans savoir ce qu'il cherchait vraiment ; quelques courriers administratifs, des factures, des journaux empilés toujours pliés en quatre à la page des mots croisés systématiquement remplis...

Il se décida à appeler sa sœur. Valérie arriva, seule, vingt minutes plus tard. Ils se serrèrent fort, longuement. Adulte, il ne l'avait jamais prise dans ses bras, c'était étrange les pensées incongrues qui pouvaient venir à un moment pareil, il sentit un corps empâté, il ne l'avait pas vue s'alourdir ces dernières années, elle n'avait pourtant que trente-neuf ans, tout juste trois de moins que lui. Il ravala ses larmes pour accueillir celles de sa cadette. Elle eut le même réflexe que son frère, se lover sur son lit d'enfant, et lui demanda s'il avait vu un signe annonciateur quelconque.

Il ne se sentait pas de retourner dans son appartement, trop grand depuis qu'Aline l'avait quitté, encore plus déshabité depuis que son fils n'y passait qu'en coup de vent. Il accompagna Valérie chez elle. Ses enfants, des jumeaux de onze ans prévenus par leur père qui avait osé dire la pendaison, pleuraient silencieusement. Julien arriva un peu plus tard, les yeux rouges, Alex aurait voulu le prendre dans ses bras,

mais comme d'habitude, le jeune homme posa une bise distante sur les joues de son père. Quand les garçons furent couchés, longuement bordés par leurs deux parents, il fallut bien parler des obsèques. Il s'y attendait, Valérie insista pour une cérémonie religieuse. Le vieil homme ne mettait jamais les pieds dans une église, pestait parfois contre les curés, et s'il avait consenti en maugréant à une messe pour l'enterrement de sa femme, il avait prévenu qu'il n'en était pas question pour lui. Mais voilà, Valérie invoqua le qu'en-dira-t-on, la famille qui ne comprendrait pas. Alex n'eut pas la force ou le courage de se battre, il céda, mal à l'aise comme chaque fois qu'il renonçait à défendre quelque chose qui lui semblait juste et nécessaire.

Julien oscillait entre tristesse et révolte.

– C'est vraiment trop fort qu'aucun de vous deux, ses enfants, n'ayez pas la moindre idée de ce qui a pu pousser votre père, mon grand-père, à ce désespoir-là.

La réponse d'Alex fusa, agressive.

– Pourquoi, tu crois que tu me connais, moi? Au nom de quoi nous juges-tu?

Julien rentra chez sa mère, Alex eût aimé l'avoir ce soir avec lui, qu'ils puissent se parler enfin, au moins un peu. Il déclina le canapé du salon chez Valérie, rentra vers minuit, s'endormit juste avant l'aube.

Le lendemain en milieu de matinée, Alex et Valérie passèrent à la maison de retraite de Neudorf pour prévenir Josette, leur tante paternelle. Elle portait ses quatre-vingts ans avec lassitude, elle était couchée, comme à chacune de leurs visites, éteinte, grise de partout. Doucement, ils lui annoncèrent le décès de son frère, inventant une attaque cardiaque; elle n'avait de toute manière, en dehors de ces deux-là et de leurs enfants respectifs, plus aucun contact avec son environnement familial, et ils savaient bien qu'il lui serait impossible d'assister aux funérailles. Des larmes appauvries coulèrent des yeux perdus.

– Daniel, oh mon Dieu, Dany, il a donc fallu que tu partes avant moi.

Ils restèrent plus d'une heure, mais à voix basse, elle les renvoya avant le repas, elle ne voulait pas manger, seulement essayer de dormir...



## II

Les journées suivantes s'étirèrent, lourdes, longues, au gré d'obligations pénibles. Un dimanche de deuil, d'un deuil si peu ordinaire, avec des coups de fil pour prévenir la famille et quelques rares anciens collègues de travail du défunt. Dire les circonstances, ou seulement les évoquer, éluder parfois les questions trop précises. Le mot suicide tachait, poissait, il fallait s'en préserver, Alex s'emmêlait dans ses explications et ses silences. Une semaine à courir, après avoir prévenu le lycée où il enseignait qu'il n'assumerait pas ses cours... Passer au commissariat avec Valérie, pour répondre encore à des questions, avant finalement de recevoir le permis d'inhumer deux jours plus tard... Les détails de la brève autopsie étaient sordides ; le décès par pendaison datait bien probablement du jeudi, mais il n'avait pas été immédiat, la nuque n'était pas fracturée, la victime s'était étouffée lentement sous la strangulation, en moins de dix minutes, des ongles cassés sur la corde semblaient indiquer un dernier réflexe de survie. Contacter le service des pompes funèbres... La sœur s'occupa du curé... Passer à l'agence des *Dernières Nouvelles d'Alsace* pour la publication de l'annonce... Prévenir la banque, les caisses de retraite, téléphoner, encore

téléphoner, rendre visite à deux voisins au quartier du Neuhof qui accueillirent avec des mots convenus ou maladroits et gênés. Pendant plusieurs nuits, il fut réveillé, mis en alerte par une odeur qui faisait penser au gaz, la première fois, il vérifia que tout était normal au niveau de la cuisinière, avant de comprendre que c'était le souvenir de l'odeur de la mort.

Les obsèques furent célébrées le samedi matin. Pendant un instant, avant la cérémonie, Alex fut saisi d'un irrésistible accès de révolte. De quel droit son père leur avait-il laissé ça, cette corvée insane ? Au nom de quoi devait-il, lui Alex, s'occuper de cette cérémonie funèbre, de l'enterrement de cet homme qui leur avait si peu parlé, qui avait construit autour de lui une telle carapace, comme s'il avait rejeté ou s'était méfié de tous ceux qui l'aimaient, lui dont le silence ultime ne laissait que des questions sans réponses et brûlantes comme l'acide ? Il n'avait pas le droit, il n'avait pas le droit de transmettre ce poison en héritage, de charger son fils de ce fardeau. Injuste et lâche de sa part, dégueulasse vis-à-vis de ses enfants. Mais Alex se sentit vite coupable de sa hargne, il était vivant, lui, il n'avait qu'à faire avec ça et laisser reposer son père, puisqu'il paraît que les morts ont toujours raison...

Une trentaine de personnes discrètement présentes, éparpillées dans une église trop grande et froide, voilà à quoi se résumaient soixante-douze ans de la vie d'un homme apparemment sans histoire. Une messe expédiée, Alex eut l'impression que tout sonnait faux, mais ce n'était pas le moment de rechigner intérieurement. Et de fait, ce rite qu'il jugeait stupide, ces gestes conventionnels, les répliques murmurées par des voix éparses en réponse aux litanies du prêtre, tout cela le tint, l'anesthésia, il lui suffit de suivre le mouvement, il n'eut pas à s'occuper de grand-chose. Quand Julien, en larmes difficilement contenues, se colla à lui, s'accrocha à son bras, Alex, surpris de ce geste et de l'intensité



de sa propre émotion, dut faire un effort inouï pour ne pas éclater en sanglots.

Plus tard au cimetière, parmi les gens venus saluer la famille devant la fosse fraîchement creusée, un homme s'approcha, courbé mais la nuque raide, rubans multicolores au revers du col de veste, le visage fermé sous des rondeurs marquées, un reste de moustache grise taillée court, une cravate noire impeccablement nouée au-dessous des plis du cou, d'étranges lunettes fumées malgré le temps couvert. Lorsqu'Alex serra la main tendue, une forte exhalaison d'eau de Cologne bon marché l'agrippa désagréablement.

– Gérard Hofstetter, j'étais sous-officier légionnaire-parachutiste, j'étais en Algérie avec votre père. Je ne l'avais pas vu depuis des années, les anciens combattants, ce n'était pas son truc. On se croisait juste ici ou là de temps en temps. J'habite à la Meinau, au 17, rue de Lorraine, vous pouvez passer quand vous voulez, si ça vous dit...

Il se tourna, le dos voûté et la démarche saccadée, il partit, laissant derrière lui son invitation.

Après ce tournis des funérailles, la viduité des journées suivantes. Alex et Valérie retournèrent voir leur tante Josette, qui avait plus de souffle de désespoir que de mots. Des questions à propos de son père, Alex en avait, qui lui venaient en vrac, il n'en posa aucune.

Valérie repoussait le moment de s'occuper de la maison. Alex y passa seul le samedi suivant. Il eut bien du mal à remplir les cartons qu'il avait apportés. Il commença par vider le réfrigérateur, trier différents papiers, jeter de vieilles factures. Dans un tiroir du buffet de cuisine, une enveloppe éveilla en lui une curiosité tremblante. Deux beaux timbres représentant des arbres exotiques et le cachet de la poste signaient la provenance d'Algérie. Au dos, dessinée d'une écriture élégante, l'adresse de l'expéditeur : *Kahina N'Soumer, 3 rue Hassiba-ben-Bouali, 16000 Alger*. L'enveloppe déchirée soigneusement laissait deviner un

bref courrier. Ouvrir ou pas, chercher des traces ou ignorer, fouiller ou refermer... Il hésita, perplexe, tenté, mal à l'aise. Après la résurgence du souvenir de la beuverie et la rencontre du cimetière, c'était la troisième fois en quelques jours que l'Algérie faisait irruption. Ouvrir ou pas.

Lentement, il sortit la feuille manuscrite.

Alger, le 2 mars 2011.

Monsieur,

Je vous écris pour vous faire part d'une triste nouvelle. Mon père Skander est décédé le 22 février dernier. Cela faisait seize ans qu'il survivait à peine, plus qu'il ne vivait réellement, quasi mutique et profondément atteint dans sa chair et son esprit suite à l'attentat qui l'avait si durement frappé, ainsi que toute notre famille le 13 février 1995. Ses trois derniers jours de vie, sur son lit à l'hôpital où nous avons dû le faire admettre, il recommençait à murmurer quelques mots : le prénom de ses parents, celui de ma mère, celui de mon frère aîné Karim, tous décédés, le mien aussi. Et il prononçait également le vôtre : « Daniel, mon frère Daniel », chuchotait-il en arabe et en français. Avant les dramatiques événements de 1995 qui ont anéanti notre famille, je n'étais alors qu'une enfant, il nous parlait souvent, à Karim et moi, de son frère Daniel – c'est ainsi qu'il vous appelait – témoignant à votre égard une immense reconnaissance pour votre geste héroïque pendant la guerre de libération, et l'amitié irréductible qui le liait à vous. Cela faisait si longtemps que je n'avais entendu prononcer votre nom. J'ai retrouvé dans ses papiers votre adresse, qui, j'espère, est toujours la bonne. Je me devais de vous annoncer sa triste fin, et témoigner pour lui, auprès de vous, de sa fidélité à votre égard.

Je vous laisse ci-dessous mon numéro de téléphone, n'hésitez pas à m'appeler si vous souhaitez me parler.